

CHAPITRE 8.

La bruyère limbourgeoise.

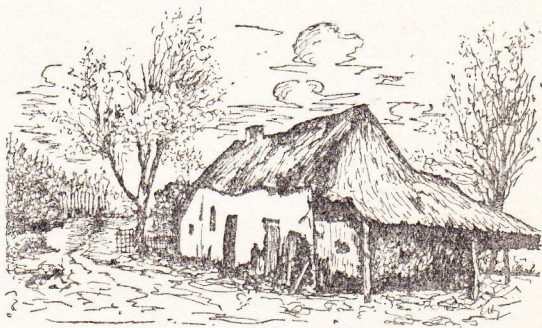
Le lever du soleil sur la bruyère. — Rethy. — Le comte de Rethy. — Moll. — Vers Hamont-
— Un trajet en diligence. — Un trajet pédestre. — Les abeilles. — La tourbe.
— Légendes campinoises. — Brée et Maaseyck. — Vers Hasselt. —
Genck. — La capitale du Limbourg. — La guerre des paysans.

Le lendemain matin, nos amis virent le soleil se lever sur la bruyère. C'est dire qu'ils s'étaient levés fort tôt ! Ils virent tout d'abord une écharpe de brouillard, mur floconneux, qui se dissipa peu à peu... Ils virent pâlir l'étoile du matin... Ils virent enfin surgir le globe pourpré de l'astre de la vie, et ses rayons dorer la bruyère... Ils entendirent s'éveiller les chanteurs ailés... Et les fleurs ouvrirent leurs corolles tout emperlées de rosée...

La journée s'annonçait splendide...

Et elle serait bien remplie aussi. Moll, Neerpelt, et ensuite, à travers la Campine limbourgeoise, vers Hasselt et Maaseyck. Tel était le programme de la journée !

Allègrement, nos amis montèrent dans le tramway vicinal, qui les conduirait à Moll, et qui traversait la bruyère. Le principal village situé sur la route était *Rethy*.



Ferme en Campine (Moll.)

— Père, s'informa Arthur, le roi, alors qu'il n'était encore qu'héritier présomptif, n'a-t-il pas souvent voyagé sous le nom de comte de Rethy ?

— Oui, mon garçon, sous le nom de comte de Rethy, le Roi a fait plus d'un voyage d'exploration. Le comte de Rethy a parcouru la Belgique en tous sens, a visité l'Angleterre et bien d'autres pays encore, notamment les Etats-Unis d'Amérique. Peu de personnes savaient que ce gentilhomme, si avide de s'instruire, n'était autre que le futur roi des Belges. Et vous comprendrez pourquoi il a choisi ce titre, lorsque vous saurez que la maison du comte de Flandre possède ici de grands domaines, qui s'étendent même sur le territoire d'autres communes. Près de la moitié de ces terrains sont plantés de sapins, mais ils comprennent aussi des prairies, des bruyères, des champs,

des étangs, des tourbières; l'on défriche les terrains qui sont encore incultes. Non loin d'ici se trouve la source de la Petite-Nèthe. Les deux grands canaux de la Campine traversent également le domaine, si bien que l'on a toutes les facilités désirables quant à l'irrigation.

Nos amis arrivèrent bientôt à Moll, l'une des principales communes de la Campine et qui compte 7.000 habitants. La localité est célèbre pour ses marchés et l'industrie de la laine.



A Moll.

dans une antique diligence.

— Nous voyageons à présent comme le firent nos grands pères! fit le négociant en riant. Je me souviens de ma jeunesse, alors que le réseau de nos voies ferrées n'avait pas encore son importance actuelle. Bien souvent, j'ai voyagé en diligence avec mes parents, lorsque nous allions visiter des membres de la famille! Les voyageurs liaient aisément connaissance, surtout si le voyage

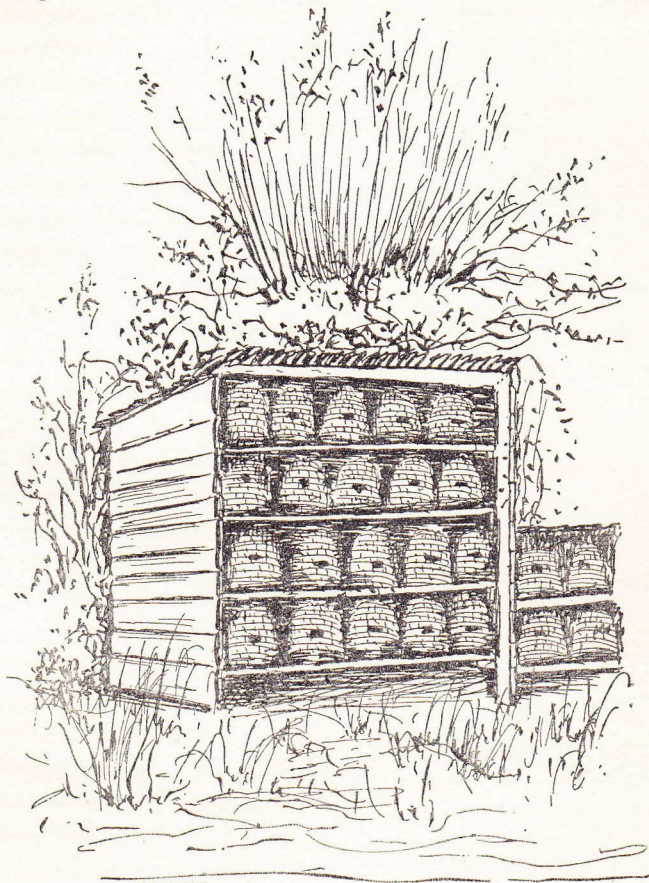
Ici se trouve aussi une institution de

l'Etat, notamment une école de bienfaisance. Il n'y a pas grand' chose à voir; aussi nos amis s'em-

barquèrent-ils bientôt dans le train qui allait vers le Limbourg. Le

père entendait montrer à ses enfants la Campine, aussi complètement que possible, et avait combiné à cet effet un plan qui ne manquait pas d'originalité. A Hamont, non loin de la frontière hollandaise, ils quittèrent le train et ils prirent place. . .

devait durer longtemps. Les conversations écourtaient la route. Au passage de chaque village le conducteur sonnait du cor, cette sonnerie attirait les habitants sur le pas de leur porte, car l'arrivée de la diligence était un évènement. A des endroits fixes, on relayait de chevaux. Au cours de l'hiver les voyageurs emportaient, pour se réchauffer, des couvertures et une cruche d'eau chaude. J'ai connu des gens qui n'oubliaient jamais leur courte pipe en terre. Oui, les voyages en diligence avaient leur charme, mais ils duraient excessivement



Ruches.

longtemps. Et nous nous estimons heureux de ce que les chemins de fer aient chassé la plupart des diligences.

La diligence débarqua nos touristes à *Bocholt*, où la tour de l'église a récemment été reculée de plusieurs mètres, afin de permettre l'agrandissement du temple.

— Nous allons à pied à Bree, dit Monsieur Desfeuilles, et de là le tramway nous conduira à Maaseyck.

Une promenade à travers la Campine limbourgeoise ! Quelle joie, quel agrément pour les quatre touristes, et Monsieur Desfeuilles eut soin de rendre l'excursion instructive. En route, nos amis virent une installation d'apiculture.

— J'ai renseigné parmi les moyens de subsistance des Campinois l'élevage des abeilles, dit le négociant. Voilà l'occasion d'en parler plus longuement.

Les fleurs de l'érica et du sarrasin contiennent beaucoup de miel, dit-il notamment. Les abeilles sont des insectes remarqua-



Apiculteur.

bles : ils vivent en groupes, s'entr'aident, sont rangées et diligentes. Vous n'ignorez pas que ces insectes vivent dans nos contrées dans des paniers d'osier nommés ruches. Dans toute ruche l'on trouve trois espèces d'abeilles : la reine, 700 à 1000 abeilles mâles ou faux-bourçons, et 15.000 à 20.000 ouvrières. Leur ensemble constitue l'essaim. La reine est naturellement la plus importante des abeilles ; elle tient l'essaim réuni ; lorsqu'elle meurt et qu'elle n'est pas remplacée fort vite, l'essaim se disperse. La reine ne travaille pas, ne quitte jamais la ruche et est entretenue par son peuple. La

reine seule pond. Comment un essaim est amené dans la ruche, vous sera dit plus tard. Imaginez-vous que l'essaim occupe déjà sa demeure, mais qu'il doit la mettre en ordre. Les abeilles rassemblent de la cire, une espèce de résine malléable, qu'elles retirent des bourgeons des arbres. Une équipe d'abeilles est chargée de boucher les trous de la ruche. Les autres construisent de petites cellules à six faces, en utilisant à cet effet la cire, qu'elles ont fabriquée avec le miel, qui est rassemblé dans les cercles de l'arrière-train, où il est recueilli et malaxé par les mandibules

d'autres ouvrières. Vous avez déjà pu voir comment ces cellules sont établies, n'est-ce pas? Chacun des coins et recoins sert de dépôt et de couveuse.

Il règne une activité incessante autour de la ruche. Les abeilles ne perdent pas un moment. Seuls, les mâles ne travaillent pas. Les ouvrières vont recueillir du miel, dès que la provision est épuisée. Elles en font de la cire, pour en construire de nouvelles cellules; s'il y a assez de cellules construites, la cire est conservée.

Ensuite, c'est au tour de la reine à travailler. Elle doit pondre les œufs qui donneront naissance à de nouvelles abeilles. Chaque cellule est visitée au préalable, car sa Majesté se refuse à pondre dans une cellule qui ne serait pas rigoureusement propre. Avec ses tentacules, elle se rend compte de l'état de la cellule et, si le résultat de l'examen la satisfait, elle y introduit l'arrière-train et dépose un petit œuf. Chaque jour elle pond plusieurs centaines d'œufs, parfois mille. De temps à autre elle prend du repos. Les œufs des grandes cellules donnent le jour aux faux-bourçons, aux mâles, tandis que les ouvrières proviennent des petites cellules. Quelques cellules de grandes dimensions sont réservées aux œufs d'où viendront des reines.

Après trois ou quatre jours, il sort de chaque œuf une *larve*, un petit ver sans pattes, et d'un blanc sale. Toutes ces larves doivent être soignées et nourries. Les ouvrières ont les mains, . . ou plutôt les pattes pleines. Certaines d'entre elles recueillent le pollen des fleurs pour en faire du miel, qui sert à la nourriture des larves. Les larves des reines et des mâles reçoivent une nourriture plus recherchée que celles des ouvrières. Une semaine après, les larves ont grandi de telle sorte qu'elles emplissent complètement les cellules. Leur bonne vie a fini: les ouvrières couvrent la cellule d'une mince couche de cire, si bien que le nouveau-né est emprisonné. La larve s'entoure à présent d'une espèce de soie qu'elle file et devient alors un cocon ou nymphe. Après huit jours, le cocon s'ouvre et une abeille paraît. Celle-ci ne trouve pas le séjour dans sa prison de cire fort attrayant. Aussi fait-elle bientôt sauter le couvercle. Et voilà la bestiole toute dépaysée... Mais les ouvrières viennent souhaiter la bienvenue à leur jeune sœur, lui donnent un peu de nourriture... mais lui font bientôt comprendre qu'elle doit travailler, se rendre utile... On la fait dépendre du ministère de l'Intérieur, c'est à dire qu'il lui faut travailler à l'intérieur de la ruche, pour nourrir les larves, nettoyer les cellules, etc. Ensuite, plus robuste, elle est enrôlée

par le ministère des affaires étrangères... elle peut se rendre aux champs, visiter les fleurs odoriférantes pour en retirer du pollen et du miel.

Je vous ai dit qu'il y avait des larves de reine. De nouvelles reines naissent donc. Or, nous savons qu'une ruche ne peut contenir qu'une seule reine.

Qu'advient-il alors?

D'ordinaire, la vieille reine est autoritaire et ne souffre pas de rivales. Parfois, elle se dirige vers les cellules contenant les larves royales, et tâche de tuer celles-ci. Mais d'ordinaire, la surveillance des ouvrières, chargées de garder la larve royale, met obstacle à la réalisation de ce plan sanguinaire. Irritée par la trahison de ces sujets, qui montrent plus d'intérêt pour les nouveaux-nés que pour l'ancienne maîtresse, elle quitte la ruche avec tous ses partisans, pour aller s'établir ailleurs. D'ordinaire ce sont les jeunes ouvrières qui se montrent le plus acharnées à défendre les larves royales.

Mais les rivalités ne cessent point pour cela, puisqu'il y a plusieurs larves royales. A qui la couronne?

Divers cas peuvent se présenter. La reine, née la première, s'empresse parfois de se rendre vers les grandes cellules, afin de tuer ses rivales, en les piquant de son aiguillon. En ce cas, elle est la maîtresse incontestée. Mais le plus souvent on l'empêche de commettre ces meurtres: les ouvrières l'en empêchent, renforcent les couvercles des cellules et sauvent ainsi les enfants royaux. La nouvelle reine quitte la ruche avec ses partisans pour aller fonder à son tour une nouvelle colonie.

Il arrive aussi que deux reines naissent à la fois. A qui la priorité? Un combat, un duel sans merci le dira. Un duel entre les deux prétendants à la couronne! Les vieilles ouvrières essayent d'ordinaire d'éviter cette éclosion simultanée, mais cela ne réussit pas toujours et alors, comme je viens de le dire, la ruche voit se dérouler une lutte acharnée.

D'ordinaire, les reines sont livrées à elles-mêmes: les ouvrières assistent au combat les pattes croisées. Le vainqueur est reconnu comme maître absolu, tandis que la dépouille du vaincu est éloignée de la ruche.

Une ruche provoque donc la création de plusieurs colonies. Le départ d'une reine et de ses affidés se nomme l'*essaimage*. Les apiculteurs s'efforcent de recueillir les essaims.

Des éclaireurs précèdent la colonne, afin de chercher un endroit propice où se fixer. Les abeilles, prêtes à essaimer, se

montrent fort fébriles. Chaque insecte s'est chargé d'une provision de miel suffisante à le sustenter durant trois ou quatre jours. Par une belle et claire journée ensoleillée, l'assemblée abandonne la ruche, s'élève vivement et tourbillonne. L'apiculteur désireux de recueillir l'essaim, le suit. Il est affublé d'un voile épais, de gants, et porte une ruche. Il sait que l'essaim ira bientôt se fixer sur une branche ou sur un arbrisseau.

Et d'autres abeilles, qui étaient d'abord irrésolues, suivent l'essaim, qui est tantôt compact, et tantôt dispersé. Finalement l'essaim s'abat sur une branche, où les bestioles forment une espèce de masse. L'apiculteur, muni de son voile et de ses gants, se dispose à recueillir les émigrants. Il pose la ruche sous la branche à laquelle il donne une violente secousse. L'essaim tombe dans la ruche, qui est aussitôt recouverte d'une pièce d'étoffe. L'éleveur place la ruche sur le sol en découvrant l'entrée. Ah ! la reine est dans la ruche, car quelques abeilles qui étaient sorties, rentrent. La ruche reste quelque temps là, afin que les traîneurs puissent également y pénétrer.

Une nouvelle colonie est donc fondée. L'homme va porter la ruche auprès des autres, et tout ce que nous avons décrit plus haut, se représente dans le même ordre.

Nous avons perdu de vue les abeilles mâles. Ces jouisseurs sont tués, l'automne venu, par les ouvrières. Celles-ci acculent dans une partie de la ruche leurs frères paresseux, les tuent avec leurs aiguillons et précipitent leurs cadavres hors de la ruche. C'est un véritable massacre !

Au cours de l'été, de nombreuses cellules sont emplies de miel. Les abeilles destinent ce miel à les sustenter au cours de l'hiver. Mais l'homme s'en empare. La ruche est placée au-dessus de soufre enflammé, dont les senteurs asphyxient les pauvres bestioles. Mais actuellement les paniers d'osier sont remplacés par des cassettes en bois, d'où l'on peut retirer le miel sans devoir tuer les abeilles.

* * *

Les garçons avaient écouté attentivement. Monsieur Desfeuilles les entretint encore de la tourbe qu'ils voyaient.

— Pour beaucoup de Campinois, dit-il, la tourbe constitue encore le seul combustible. Dans des mares, dans des eaux stagnantes, croissent des plantes multiples. Ces plantes meurent et s'affaissent vers le fonds de la mare, où, protégées par les eaux, qui empêchent l'accès de l'air, elles ne pourrissent pas complètement. Petit à petit, la mare s'emplit donc d'une masse

végétale à moitié décomposée. On drague la mare, on fait sécher cette masse, et on la divise en cubes, qui ressemblent un peu à de gros pains d'épices. C'est de la tourbe, un excellent combustible qui est une providence pour les Campinois. On retire aussi de la tourbe du sol. L'hiver à la veillée, aussi satisfait que les riches autour d'un foyer splendide, l'on se réunit autour d'un feu de tourbe ; l'on se raconte alors des histoires et des légendes qui, de la sorte, se perpétuent de génération en génération. Voulez-vous entendre une légende campinoise ?

— Oui, oui ! dirent les petits en chœur.

— Deux domestiques travaillaient dans une ferme. L'un était grand, l'autre petit. Le petit avait l'air épuisé et fatigué, comme un tuberculeux. Au travail, il s'endormait, maintes fois. Certain jour, le grand domestique lui parla de son état de santé. „Mais, lui dit-il, tu as l'air d'un mourant ! Que te manque-t-il, en somme ?” Le petit répliqua : „Si tu étais obligé de faire ce que

je fais, tu t'endormirais aussi. J'ose à peine le dire, car tu te refuseras à me croire : chaque nuit, changé en cheval, je dois aller à Cologne.” — „Je voudrais voir cela, fit l'autre. Cette nuit, nous changerons de couchette.” Ainsi fut fait. Lorsque la ferme fut plongée dans le silence le plus profond, une femme, une bride à la main, parut devant le grand domestique. Elle voulut lui passer la bride, mais le jeune homme s'en saisit et la lui mit à elle-même. Aussitôt la femme se changea en cheval, le domes-



Coin de la Campine (Hasselt).

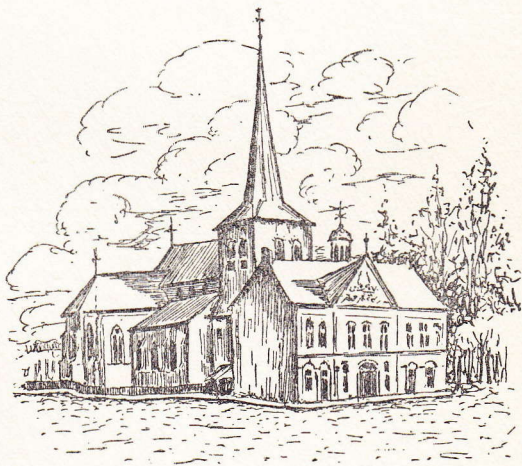
tique l'enfourcha et à bride abattue, à travers champs, l'on alla à Cologne. Arrivé dans cette ville, le domestique fit ferrer son cheval et revint au grand galop à la ferme, où ils arrivèrent encore avant le jour. Sans enlever la bride, le domestique alla mettre le cheval à l'écurie, à côté des autres chevaux. Au matin, il se rendit auprès du fermier et lui dit : „Venez donc voir ! Il y a un nouveau cheval à l'écurie.” „En effet, dit le paysan, mais enlève-lui donc la bride”. — „Non”, répliqua le domestique. „Faites cela vous même”. Le fermier enleva la bride, et recula de stupeur : Devant lui se trouvait sa femme,

fermée aux mains et aux pieds ! Quant aux domestiques, ils firent leur paquet et quittèrent la ferme.

— Et les gens croient-ils pareilles choses ? demanda Arthur.

— En majorité, non ! répliqua le père. Mais certaines personnes y croient dur comme fer. La superstition n'a pas encore disparu, loin de là. Non seulement dans la Campine, mais encore dans toute la Belgique et d'autre pays l'on trouve encore des gens qui croient aux esprits, aux revenants et c^{ie}. Il arrive notamment qu'en Campine l'on vous met en garde contre le pouvoir magique et néfaste d'une certaine plante. Celui qui la piétine, dans la soirée, se voit obligé d'errer toute la nuit, sans pouvoir retrouver sa maison. Et, pour prouver cette fallacieuse assertion, l'on cite des faits que l'on qualifie de véridiques ! En Campine perdurent encore beaucoup d'usages anciens. Dans certains villages notamment, les fiancés plantent, dans la nuit de mai, un „mai", c'est à dire un jeune arbre feuillu sur le toit de l'habitation de leur fiancée. Dans d'autres localités, le jour où les filles de ferme s'engagent est un jour de fête. La domestique prend alors place dans un fauteuil, sur un char orné de verdure, qui la conduit triomphalement vers la demeure de ses nouveaux maîtres. En chemin, l'on chante et l'on boit ferme. En général la population de la Campine est probe et laborieuse, profondément attachée au terroir et au foyer.

L'excursion n'avait paru que fort courte. Aussi nos touristes furent-ils étonnés, en entrant dans un village, d'apprendre qu'ils se trouvaient déjà à Bree.



Bree.

Bree est un grand et florissant village, avec des fabriques de potteries, de pipes et de cigares, avec des brasseries, etc. L'église et la maison communale sont des édifices intéressants.

C'est ici que les touristes dinèrent. Une heure après, ils se trouvaient dans la coquette ville de Maaseyck (5.000 habitants). Sur le marché ils virent la statue des frères Van Eyck qui,

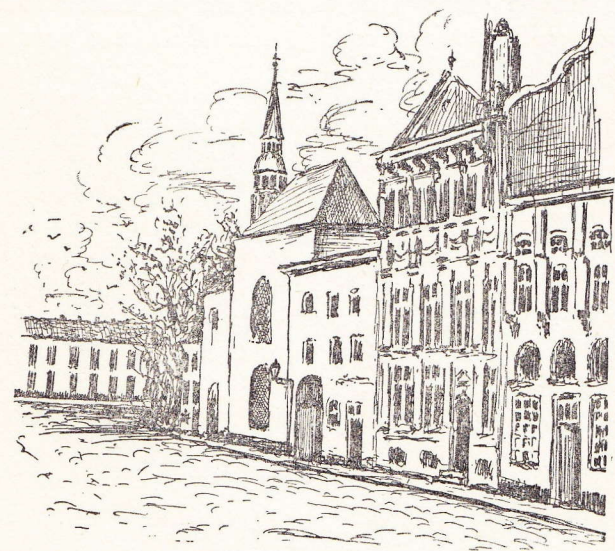
de même que leur talentueuse sœur Marguerite, naquirent dans cette ville mosane. Mais c'est surtout à Bruges qu'ils acquirent de la gloire. Ce monument fut inauguré en 1865 en présence de Léopold I, qui y prit pour la dernière fois la parole en public. Monsieur Desfeuilles montra encore à ses petits amis quelques intéressantes façades anciennes et les conduisit sur le pont de la Meuse.

— La Meuse n'est pas navigable ici, dit-il. En cas de crue le courant est trop fort, et sinon il y a si peu d'eau que le fleuve est guéable en plusieurs endroits. C'est pourquoi, en 1822, le roi Guillaume I^{er} fit creuser le canal de Maastricht à Bois-le-duc, la „Zuid-Willemsvaart”, qui se trouve en grande partie sur notre territoire, ce qui n'a rien d'étrange puisqu'en 1822 la Belgique et la Hollande ne formaient qu'un seul pays. Le canal de la Campine débouche dans la „Zuid-Willemsvaart.” C'est au sud de Maastricht, notamment à Stockheim, qu'en 1568 Guillaume d'Orange passa le fleuve avec son armée entière, ce qui fit dire au duc d'Albe „Mais ces hérétiques sont-ils donc des

oiseaux, qui volent au-dessus des fleuves?”

En cas de pluies abondantes la Meuse est un fleuve impétueux, qui inonde ses rives et cause beaucoup de préjudices aux riverains ; le cas s'est encore présenté au printemps de 1910.

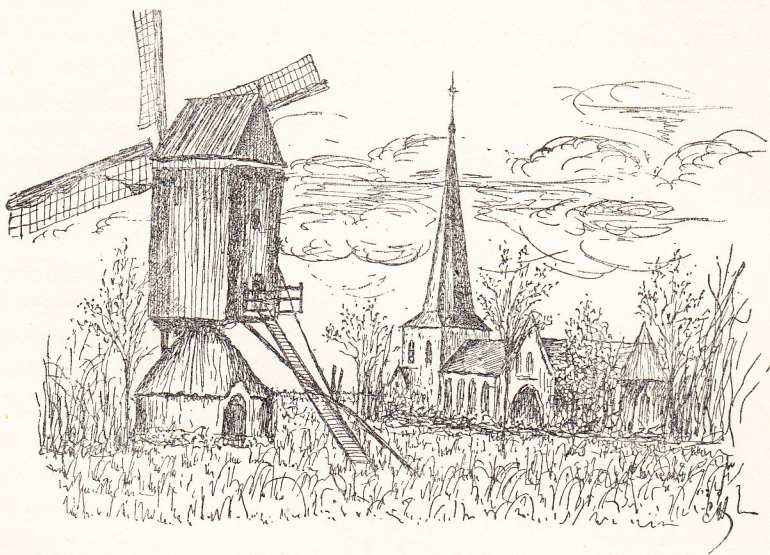
Les riverains de la Meuse se livrent activement à la pêche.



Vieilles maisons à Maaseyk.

De Maaseyk l'on se dirigea vers Hasselt. En route, les garçons virent encore la bruyère, où, solitaire, se dessine la silhouette d'un petit sapin rabougri. La route consiste en une profonde ornière, toute droite, ne s'infléchissant par moments que pour éviter un marais ou une flaque d'eau. Mais le „cheval

d'acier" dévalait aussi le long de profondes sapinières, dans les branches desquelles le soleil se jouait, en projetant de larges tâches claires sur le sol moussu. Le bois de Gruytrode surtout est très étendu. Non loin de la halte de *Genck*, le père raconta que ce village est habité par de nombreux peintres, épris des beautés de la nature campinoise. Plus d'une toile exquise y fut peinte. *Genck* possède encore un *sanatorium*, visité par des malades qui viennent chercher la guérison en aspirant l'air salubre de la forêt. Mais l'industrie chassera bientôt et peintres et malades, car c'est ici surtout que l'on s'occupe activement d'exploiter le bassin houiller. *Genck* sera bientôt transformée en *ville noire*.



Une future cité industrielle : *Genck*.

— Hasselt! cria le chef-garde. La famille Desfeuilles se trouvait dans la capitale du Limbourg.

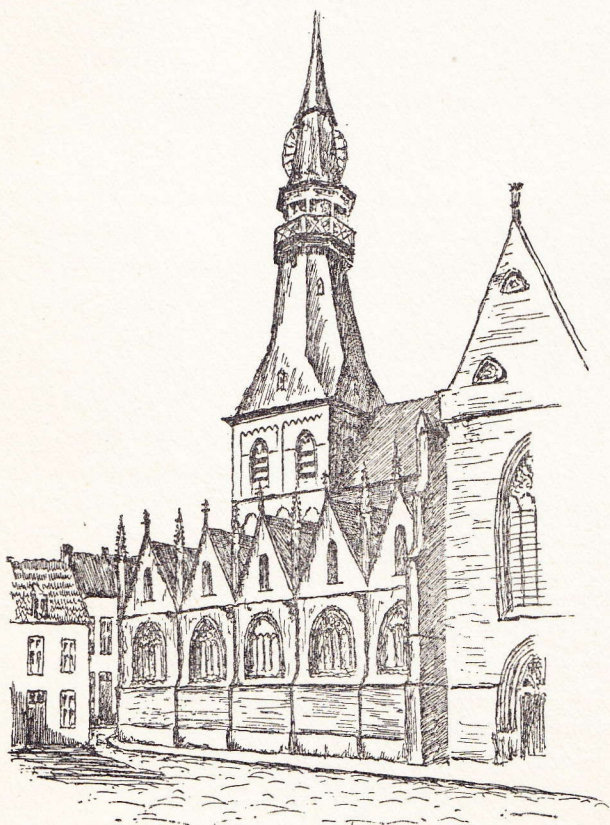
— Nous nous trouvons ici sur la frontière de la Campine, fit le père, et sur la limite de la basse et de la moyenne Belgique. Au nord de Hasselt le sol est sablonneux, au sud il est limoneux. Quand nous parcourons la moyenne Belgique, nous reviendrons donc ici car, pour vous donner une idée aussi exacte que possible de la conformation de la patrie, nous ne prendrons pas, pour cette fois, la voie la plus économique; nous visitons d'abord la Basse-Belgique, et ensuite la moyenne. Nous ne verrons donc que plus tard Tongres et S^t. Trond, quoique ce soient là des villes limbourgeoises. *Hasselt* a 16.000 habitants

et est agréablement situé au milieu de nombreux jardins. La ville est entourée d'un beau boulevard et a de coquettes places publiques.

Les voyageurs visitèrent quelques édifices intéressants, notamment l'église Saint-Quentin, et s'arrêtèrent longuement devant le monument de la guerre des Paysans,

— Vous savez, dit Monsieur Desfeuilles, que vers la fin du 18^e siècle, notre pays fut inondé de républicains français qui établirent ici une domination arbitraire et tyrannisèrent les habitants de toutes façons. Les paysans coururent finalement aux armes — des fléaux, des fourches, des piques, des sabres, des fusils de chasse — quittèrent leurs fermes et leurs huttes, et se cachèrent dans les bois, d'où ils attaquèrent l'ennemi. En Flandre aussi, mais surtout dans le Petit-Brabant et dans la Campine la lutte fut vive. Les Français ont donné le nom de „brigands” à ces

paysans. Non ! ce n'étaient pas des brigands, mais des héros, prêts à mourir pour la défense de leurs foyers. Remarquez le sujet du monument : un de ces héroïques „brigands” souffle aux armes dans une corne de vacher . . . il élève fièrement le drapeau menacé. Ce drapeau est le symbole de la patrie, et la patrie veut dire : les parents, l'épouse, les enfants, les sœurs, les enfants qui sont restés sous



L'église St. Quentin à Hasselt.

le toit de chaume, attendant du courage de leurs aimés la délivrance, la vie . . . Les héroïques combattants échouèrent . . .

les Français furent vainqueurs. Nombre de paysans furent fusillés. Inclignons-nous au souvenir de ces héros.”

Les quatre touristes visitèrent aussi le canal qui relie Hasselt à Anvers mais qui ne présentait que peu d'animation. La ville est au surplus arrosée par le *Démer*, mais à cet endroit cette rivière n'est pas encore navigable; elle n'est canalisée qu'à partir de Diest. Le centre de Hasselt est coquet, mais les quartiers ouvriers sont sales. Il s'y trouve de nombreuses distilleries; cette industrie a pris un grand développement à Hasselt.

A. HANS.

A TRAVERS LA BELGIQUE

PREMIÈRE PARTIE.

Anvers. — La Campine. — Le Bas-Escaut. — Le Rupel.



Librairie L. OPDEBEEK.

Rue St. Willebrord 47.

ANVERS.